

Table ronde : le métier de psychosociologue au Québec Forum: the Craft of the Psychosociologist in Quebec

Luc MORISSETTE, Yves ST-ARNAUD, Robert SÉVIGNY and Roger TESSIER

Volume 9, Number 2, octobre 1977

Psychologie - Sociologie - Intervention

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001514ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001514ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

MORISSETTE, L., ST-ARNAUD, Y., SÉVIGNY, R. & TESSIER, R. (1977). Table ronde : le métier de psychosociologue au Québec. *Sociologie et sociétés*, 9(2), 148-180. <https://doi.org/10.7202/001514ar>

Article abstract

Referring to the statements of four participants, several factors which influenced the beginnings and the development of the psychology of intervention in Quebec can be identified : the social, political and religious context; the role played by the universities and private organizations; the main sources of influence relating to the theories and models of intervention. Also to be found in this document is the position of each of the participants regarding the work of the psychosociologist in Quebec.

DOCUMENT

Table ronde : le métier de psychosociologue au Québec



PARTICIPANTS :

LUC MORISSETTE, YVES ST-ARNAUD, ROBERT SÉVIGNY, ROGER TESSIER

Nous avons pensé inclure, dans ce numéro sur l'intervention, un document sur le développement de ce secteur de la psychosociologie au Québec. Ce document prend la forme d'une table ronde dont nous reproduisons ici de larges extraits et à laquelle Yves St-Arnaud et Roger Tessier ont bien voulu se joindre à Luc Morissette et Robert Sévigny. Bien d'autres personnes auraient pu — auraient dû — se joindre à nous. Nous avons arbitrairement limité le nombre de participants afin de permettre une exploration plus approfondie du point de vue de chacun. Il est bien entendu que chacun ne parle qu'en son nom propre et qu'il ne s'agit pas d'un groupe qui se veut représentatif. En un sens, il est cependant représentatif, car il permettra au lecteur de retrouver à peu près tous les facteurs qui définissent, dans la pratique, le métier de psychosociologue. On y retrouve en effet, tout à la fois, le contexte social et culturel du Québec, le jeu des institutions universitaires, des organismes divers, l'impact de la professionnalisation, l'influence des divers courants scientifiques, mais aussi l'influence du marché, etc. Par ailleurs, dans cet échange on retrouvera le cheminement personnel de chacun des quatre participants. Le lecteur n'aura pas de mal à dépister les différences entre eux, mais aussi leurs similarités. Là, encore plus qu'ailleurs, chaque participant ne représentait que lui-même ! Pourtant il est fort plausible que l'éventail de leurs positions corresponde à la situation des psychosociologues, des psychothérapeutes, des intervenants de diverses ten-

dances. Enfin, le simple fait que cette table ronde ait pu avoir lieu, le climat dans lequel elle s'est développée, montrent jusqu'à quel point l'univers des relations interpersonnelles n'est pas étranger au métier de psychosociologue. Il va sans dire que le document qui suit, avant d'être un texte écrit, a d'abord été un document verbal que nous avons transcrit le plus fidèlement possible.

R.S. — Notre objectif, à Luc et à moi, c'est de recueillir un certain nombre d'éléments qui pourraient permettre de comprendre l'évolution de l'intervention psychosociologique au Québec — et ailleurs. Bref, ce serait une première ébauche de la petite histoire de ce secteur, que beaucoup de gens commencent à ignorer. Par la suite, chacun pourrait exprimer comment il perçoit et évalue cette évolution.

L.M. — Ça me paraît bien important qu'on ait presque le récit de ce qui s'est passé, une façon de pouvoir relire la démarche qui a conduit un certain nombre de gens dont vous étiez, vous autres au début, à mettre en train les faits. Puis on verrait où on en est et où on s'en va.

R.S. — Ce sont les développements qu'on entrevoit ou qu'on espère ou l'un et l'autre à la fois. On a l'impression qu'il y a des choses qui se continuent mais qu'un peu partout des individus décrochent, arrêtent de faire un certain nombre de choses qu'ils faisaient, même si d'autres les reprennent. Mais il n'y a pas beaucoup de gens qui en ont fait une vie, finalement.

R.T. — On a ouvert un marché, mais on en est sorti.

R.S. — C'est ça.

R.T. — Au moment où on aurait pu en venir riches ! C'est très québécois ! On manquait d'un grand-père de la génération du père Mailhot, mais de la stature, de, je ne sais pas moi, Yvan Tellier comme entrepreneur. Si on l'avait eu à ce moment-là, la psychologie sociale serait devenue beaucoup plus grosse et beaucoup plus complexe alors que là, à mon avis, elle est aux deux-tiers récupérée par des mouvements plus vivaces et elle revient à son espèce de noyau initial : quatre ou cinq universitaires qui se demandent ce qu'il vont faire dans l'avenir !...

R.S. — On pourrait reprendre le déroulement chronologique...

R.T. — Je proposerais qu'on parle dans l'ordre où on est apparu dans ce scénario-là tout simplement.

R.S. — Oui, bien par rapport à ça, je dois dire que je regrette que Fernand Roussel ne soit pas ici. Chronologiquement il m'a précédé (...) Quant à moi, j'ai pris contact

*Le Centre de recherches
en relations humaines*

avec le *Centre de recherches en relations humaines* au moment où je suis parti de socio pour venir faire de la psycho pendant deux ans. C'était pour moi une façon de me préparer à faire de la psychologie sociale mais pas du tout à devenir un spécialiste de la dynamique des groupes, pour prendre l'étiquette de ce temps-là. Je suivais quand même des séminaires avec Mailhot et il m'avait dit : « Si tu veux travailler dans mon équipe, il faut que tu ailles à Bethel l'année prochaine ». Alors je me suis retrouvé au mois de juin-juillet à Bethel dans les stages généraux qui se faisaient à ce moment-là. Fernand Roussel y était allé les deux années précédentes. Michelle le Roussin et Lise Roquet étaient là pour une deuxième année et elles faisaient de l'observation. À ce moment-là, quand tu avais été là une deuxième année, un mois, pour faire de l'observation, tu étais quasiment spécialiste de la chose ! Et quelques semaines après, on revenait à Montréal et il y avait, je parle de l'été 59, ce qui a été, à ma connaissance en tout cas, pour le milieu francophone, tout au moins, un premier séminaire dans lequel l'élément principal était le T. Groupe. Depuis déjà quelques années, Bernard Mailhot organisait des séminaires, mais ils étaient beaucoup plus axés sur le processus de la prise de décision, sur l'étude des préjugés et sur un certain nombre de thèmes qui étaient à la mode à ce moment-là. En 59, c'est vraiment la première fois qu'il y avait du T. Groupe dans un séminaire. Comme je n'avais été à Bethel qu'une fois, j'étais observateur ! J'étais d'ailleurs heureux d'être (l'unique) observateur dans la situation. C'est comme ça que ça a commencé. Un des vieux souvenirs que j'ai, c'était la précaution, la prudence, qu'on mettait dans la définition des objectifs. Je me souviens qu'on avait été obligé de faire tout un petit texte où on disait ce que c'était, mais surtout ce que ce n'était pas, le T. Groupe. On avait vraiment l'impression de lancer quelque chose qu'on ne comprenait pas trop trop, mais on sentait qu'il y avait quelque chose d'important qui se passait. Et le Père Mailhot, en particulier, prenait beaucoup de précautions pour se garder de toute une série d'objections qu'il s'attendait à recevoir.

*Le premier T. Groupe
au Québec*

R.T. — C'était où ça ?

R.S. — Au YWCA sur Dorchester, au coin de Dorchester et Crescent il me semble.

R.T. — J'ai participé là à un « party » organisé selon les techniques de l'animation de groupe ! Ma première blonde était participante. À la JEC... Il y a des acoquinements entre la JEC et la psychologie sociale. Ces affaires de Mailhot là promettaient...

L.M. — Est-ce que la plupart des gens qui se sont intéressés à ce type d'intervention sortaient des rangs de la JEC à ce moment-là ?

R.T. — Sans doute pas, ce serait exagéré grossièrement. Les premiers clients de ces premières sessions là sont probablement les gens qui logeaient le plus proche sur cet échiquier-là : avant qu'on importe ça tout droit de Bethel, puis un peu plus tard d'Europe...

*Le clergé, le premier
marché de la
dynamique des groupes*

R.S. — De toute façon, il y a une série de choses qui se sont développées au Québec à ce moment-là dans lesquelles on retrouvait des gens de la JEC, mais pas plus dans ce courant que dans d'autres. Par ailleurs, ce qui a fait que tout de suite la dynamique de groupe a pris vite une couleur qu'on n'appelait pas « québécoise » dans le temps mais qui l'était, c'est l'importance du clergé dans le développement de ce secteur-là. Et là je ne parle plus de la première année en 59, mais je me souviens des stages de 60-61 au Centre de recherches en relations humaines qui se tenaient à la maison Montmorency. À partir de cette période-là, tout organisateur de stage, là comme ailleurs, mettait des quotas au nombre de religieux admis. Parce que si on ne mettait pas de quota, sur 80 participants on pouvait se retrouver avec 70 membres du clergé. C'est une situation qui a duré pendant plusieurs années. Ça indique ce qu'était le Québec à ce moment-là, ça peut indiquer comment bougeaient certaines choses.

R.T. — Le Père Mailhot était dominicain, tout simplement. Le clergé était dans la place, au départ.

Y. St-A. — Moi, j'ai fait le premier stage comme participant à la maison Montmorency. Le premier qui existait en-dehors de Montréal, en internat. Là j'étais participant. Ça se situe en 61.

R.T. — Au Centre de recherche en relations humaines le fait que le Père Mailhot soit un dominicain explique une part des tensions. Il attire une clientèle relativement conservatrice et nourrit la société canadienne de dynamique des groupes. Il y avait, dans le clergé, une clientèle sûre mais qu'il fallait contrôler, paradoxalement, en lui demandant de pas venir trop vite. Ce qui est assez rare sur le marché ! S'appuyant là-dessus, il pouvait nous permettre, d'explorer d'autres clientèles qu'on ne serait pas allé chercher tout seul. Tant que cette alliance a duré, ça allait. Mais quand les idéologies se heurtaient trop de front et que le pouvoir était sur la table, le Père Mailhot se servait de son pouvoir très autocratique.

*Le clergé de la
psychologie et de la
psychologie sociale
au Québec*

Y. St-A. — On peut voir cette situation comme un cas particulier de l'état de l'enseignement de la psychologie au Québec. Parce que c'est venu, quand même, dans le contexte de l'Institut de psychologie qui était, lui-même, un fief des dominicains venant de l'ancienne faculté de philosophie. Et c'est le Père Mailloux...

R.T. — Là, on en est au Père Lévesque et à la sortie du duplessisme. On ne peut pas remonter plus haut que ça. Autrement, on n'aurait pas vu le jour, je pense. En 53-54 il n'était pas possible que les psychologues se lancent sur le sociopolitique. En s'appuyant sur des juifs, en plus.

*Avant la dynamique des
groupes*

R.S. — Ta dernière allusion rappelle que les travaux que Bernard Mailhot avait faits, avant de lancer la dynamique de groupe au Québec, avaient été orientés vers des études de préjugés. Un des gros supports qu'il avait à ce moment-là, c'était le Mouvement des Chrétiens et des Juifs qui finançait une partie des conférences et des stages. C'était la première fois qu'on utilisait ici des trucs du métier comme les jeux de rôles et puis ce genre de choses. C'était, comme aux États-Unis d'ailleurs, pour analyser des situations de préjugés ethniques et raciaux à Montréal.

R.T. — C'est le premier âge de la dynamique des groupes au fond avant que le T. Groupe bouffe toute l'affaire. On a eu ce bout-là aussi à Montréal, Léo Dorais, Soucy Gagné ont trempé là-dedans. Peut-être même Antonin Boisvert. Les anciens de la JEC nationale qui voulaient faire de la psychologie sociale se sont tous impliqués un peu. Ils étaient très, très présents là. Ils n'ont pas pu s'entendre avec le Père Mailhot non plus, pas plus que la génération qui suivit et je pense que là aussi il y avait des *clash* idéologiques importants qui étaient liés au fait que celui qui portait la psychologie sociale ici était un dominicain. C'était la toute fin du duplessisme et il ne pouvait pas prendre les risques que dix ans après nous allions prendre très allègrement, à l'*Institut de formation par le groupe*, par exemple... Nous avons longtemps tenu nos stages dans les locaux du Mouvement Desjardins. Au début, celui-ci voulait nous expulser de Lévis parce que des prêtres défroquaient, parce que du monde allait au centre d'achats faire de l'expression corporelle à minuit, parce que des gars appelaient des taxis à call-girls un peu douteux. (D'ailleurs, les agents d'assurance aussi le faisaient, mais c'était moins grave !) On s'est fait menacer de ne pas avoir le droit de faire notre deuxième session avancée là. C'était encore dans l'air, cette espèce de prudence post-duplessis des Libéraux. Barbin, il s'en «foutait» bien que le monde défroque ou ne défroque pas, mais il était dans le

*L'Université à cette
période*

Mouvement Desjardins, dans la même situation que Mailhot à l'université, à ce moment-là en tout cas. Ce n'était pas encore l'Université du Québec de 68 comme climat idéologique, ou l'occupation d'octobre qu'on a connu ensemble (R.T. et R.S.) en sociologie à Montréal. L'université de Mailhot c'était une université assez contrôlée. Il inventait beaucoup d'affaires, le Père Mailhot, mais il subissait aussi des pressions de sa communauté, de la hiérarchie, de l'université... C'est un fait historique en soi, ça. C'est étonnant d'ailleurs qu'il ait pu se maintenir si longtemps.

Y. St-A. — C'est l'impossibilité d'arriver à mettre de l'air là-dedans qui, à mon sens, a été le principal facteur de la mise sur pied d'autres boîtes. Je commence à être dans le décor dans ces périodes-là, moi. Je me souviens que les premières propositions des étudiants de psycho visaient à sortir du cadre restreint d'un séminaire de quinze jours durant l'été. Au moment où les gens commençaient à entrer sur le marché du travail, ils cherchaient à pouvoir gagner leur vie avec ça. Or, la réponse était : « non, ici ce n'est qu'un lieu de formation d'étudiants ; il n'est pas question qu'il y ait d'autres activités ». Autrement dit, le contrôle nous échappait. Moi, je pense que c'est un facteur important, ça. On peut le rattacher à une personnalité si on veut, mais aussi au rattachement à l'université de ce centre-là.

R.S. — Au fond, Mailhot, à ce moment-là, vivait déjà, une situation d'ambiguïté, propre à celui qui s'intéresse à ce genre d'activités tout en étant à l'université, alors que cette même activité mène à des activités de l'ordre de l'action ou de l'ordre de la profession. J'aimerais qu'on revienne sur le thème de la professionnalisation. C'est bien évident que tu ne fais pas ce genre d'activités sans faire intervenir toute une série de critères d'évaluation qui n'ont pas nécessairement toujours des « couleurs » académiques, universitaires. Mailhot était tiraillé par ces deux modèles-là et c'est encore un problème, aujourd'hui même. (...) Mais, je suis d'accord pour dire que Mailhot a été un agent central dans le démarrage. Il a quand même mis en route beaucoup de choses. Il a aussi été responsable de beaucoup de choses qui ont été faites par opposition à ce qu'il faisait.

Y. St-A. — Je dirais qu'il a été central par ce qu'il a fait et par ce qu'il a empêché de faire. Ce qu'il empêchait de faire, alors que ça venait naturellement par opposition, le mouvement s'est développé et a éclaté, c'est ça.

(...)

Y. St-A. — C'est ça. Cette année-là à l'université (probablement en 63) apparaissent les options, la possibilité d'options. L'option psychologie sociale était à 80% rattachée à ce qu'on vient de décrire : au mouvement de la dynamique des groupes. Les seuls professeurs attirés étaient Fernand Roussel et Bernard Mailhot. C'était leur affaire, cette option-là.

(...)

R.S. — Tu faisais allusion tantôt Roger, aux choses que vous lisiez (...) À ce moment-là, quelles étaient vos références, vos modèles de références?

Une sorte de rogérien

R.T. — J'ai été une sorte de rogérien mais je suis passé à côté du dédoublement *groupe rogérien-thérapie rogérienne*. Je n'ai jamais voulu faire d'entrevues individuelles. J'aimais pas ça cette situation-là : du *follow-up*, par exemple, ça m'ennuyait et j'avais hâte que ça finisse! J'étais beaucoup plus un homme de groupe. Mais très rogérien quant au style d'interventions. Fernand (Roussel) était mon premier maître professionnel. C'était pas le Père Mailhot. Ça, c'est une ambiguïté très importante du *Centre de recherches* qui lui a permis de durer, à mon avis, trois, quatre ans de plus. Fernand nous tenait là par son attrait d'intellectuel, sa valeur interpersonnelle, c'était un gars charmant, il ouvrait sa maison à ses collègues. C'est autour de Fernand que le regroupement se faisait. Ça a permis au *Centre de recherches en relations humaines* de durer, à mon avis, trois, quatre ans de plus. Le *Centre d'étude des communications*, serait né bien avant si il n'avait pas eu moyen de survivre comme ça¹. Yves et moi étions des espèces d'entrepreneurs dans ce domaine-là. On ne nous aurait pas contrôlé longtemps!...

Des espèces d'entrepreneurs

Y. St-A. — J'irais jusqu'à dire que l'aspect professionnel qui commençait à poindre, même s'il y avait une option, a étonné Bernard Mailhot, je pense que ça l'a «pris de court» et quand ça s'est fait, il était trop tard, il n'a pas su contrôler, bien qu'il ait eu des capacités de contrôle assez fortes. Je me souviens d'un événement survenu quand j'étais étudiant en deuxième année. On a voulu organiser un T. Groupe pour une activité para-académique et la personne qu'on a contactée était évidemment Fernand (Roussel). Voilà le scénario. Nous constituons un groupe qui est déjà prêt, qui se finance lui-même, qui n'a rien à voir avec l'université (c'est en dehors de notes aca-

1. Le *Centre de recherches en relations humaines*, poursuit évidemment toujours son activité, mais a cessé, à partir de cette période, d'organiser des stages de dynamique de groupes.

démiques, etc.). On va voir Fernand : une petite hésitation parce qu'il pense probablement à son patron et à ce qu'il va dire. Finalement, il dit : «oui, ça m'intéresse beaucoup, j'ai le goût d'embarquer là-dedans». Mais il rebondit une semaine après en disant : «ça marche pas parce que le Père Mailhot me dit que ça ne fonctionne pas». Ce fut une bataille. Ce premier affrontement était déjà l'amorce d'une évolution du côté professionnel, c'est ce qui me fait dire que Mailhot ne voulait pas ce développement professionnel. Ça l'a bousculé, je pense, ça l'a heurté, dès ce moment-là. L'aspect professionnel, le professionnalisme, il est né dans ce maquis. On essayait de s'ajuster et de se greffer, finalement, sur l'institution universitaire telle qu'elle existait. Mais, après ça, ça a été carrément une rupture, pour pouvoir s'organiser.

R.T. — Ce qui est très curieux, c'est qu'au moment où la rupture s'opère, l'«adversaire» a été acquis à l'idée et il pratique le T. Groupe. Il a une autre clientèle. Le Père Mailhot a continué dans cette ligne-là : les quelques dernières années de sa vie, il faisait des groupes.

Y. St-A. — Mais il le faisait en fidélité à sa première clientèle. C'était encore des groupes de religieuses, des groupes homogènes, cette fois-là.

R.S. — (S'adressant à R.T.) On s'est mis à parler de Fernand tantôt et du rôle qu'il avait eu par rapport à ton départ à toi. Mais par la suite, tes autres modèles de références, quels sont-ils ?

*La «croissance
personnelle» et les
autres modèles de
référence*

R.T. — Tant que je me suis vu comme un moniteur de groupe, j'ai été aligné sur Fernand. En 1963, à l'été, je suis allé faire une session avancée avec John et Joyce Weir. Et tout à coup le modèle a été fendu assez brutalement, c'était pas des rogériens ! c'était des gens très interventionnistes qui faisaient beaucoup de choses structurées qui tenaient compte de langages que Rogers ne nommaient pas comme pertinents (le langage non verbal, l'expérience corporelle intrapersonnelle). Donc, j'ai eu une espèce de contact très brutal avec la «croissance personnelle» (*growth*) qui apparaissait depuis quelques années aux États-Unis mais avec lequel on n'avait pas été tellement familiarisé à l'époque. J'étais participant dans cette session-là avec Aimé Hamann, Yvan Tellier. Yvan, avec Hamann et ma femme (Michelle Roussin), avaient fondé IFG l'année d'avant je pense, deux ans avant. Michelle revenait d'une année d'études post-graduée à Paris, avec Anne Schutzenberger, et les gens de l'ARIP. Ils avaient un très grand nombre de groupes. Elle s'était aussi

Le souci du marché

« Gagner sa vie là-dedans... »

inscrite chez Chombard de Lauwe en sociologie de la famille (comme quoi son identité de psychologue sociale-faisant-du-groupe était loin d'être claire pour elle ; elle avait plusieurs jeux d'ouverts) et elle était allée passer trois mois en Angleterre mais en flirtant avec tout ce qu'il y a de diversité au Tavistock Institute : psychologie de l'enfant, psychanalyse, sociologie industrielle de type psychanalytique et dynamique des groupes. À Bethel, Yvan, Aimé et moi, on a vraiment l'impression que l'expression corporelle, ça va vraiment faire capoter le mouvement de dynamique des groupes. On vit ça comme un point de rupture important, en 63. Et l'année d'après, soucieux de développer un marché différent de celui de Mailhot, on lance l'image de l'IFG comme quelque chose de différent, différent parce que lié à ce qui se développe sur la Côte Ouest américaine. C'est la lecture que j'en fais maintenant : elle était beaucoup moins claire à ce moment-là. Il y avait à Montmorency (endroit où se tenaient les stages du Centre de recherches en relations humaines) André Carrière qui avait de nettes inclinations par là, mais il y avait Fernand Roussel qui, lui, était encore très fidèle à une optique panrogérienne et qui ne voulait pas importer d'autres styles d'interventions, même s'il y avait une philosophie commune derrière tout ça, à mon point de vue. Je quitterai le Centre de recherches pour entrer à l'IFG en 64, en bonne partie, pour deux raisons ; parce que je suis un psychologue social qui veut gagner sa vie là-dedans et parce que je vois là une entreprise qui a des chances de me rendre ça possible vite. J'ignore à ce moment-là que Robert va m'offrir un poste en sociologie à l'Université de Montréal, poste que je vais accepter parce que ça renforce mon côté « social »...

R.S. — ...Mais que tu vas laisser par après !...

R.T. — ...Contre mon côté « clinique ». Parce que c'était le gros de l'affaire : on était les premiers, nous, à ne pas aller en clinique donc à prendre le risque de gagner notre croûte autrement. Cette décision menait aux interventions psychosociales, aux organisations, il n'y avait pas d'autre geste intelligent à poser au fond, que de s'en aller vers le « changement planifié », mais, je me suis trouvé des acquinements intellectuels là-dessus rien qu'à ma thèse de doctorat, je n'ai pas eu de training là-dedans, je n'ai pas eu de cours là-dedans, je n'ai pas eu de stage là-dedans. Je suis « débarqué » psychologue social de l'organisation quand j'ai préparé mes cours pour entrer chez vous (en socio) et ma thèse de doctorat... C'était assez récent, mon identité de psychosociologue des organisations. J'ai fait au

plus deux, trois interventions. J'ai lu pas mal parce que j'ai fait ma thèse là-dedans, et j'ai fait une recherche. Je commence à découvrir les travaux américains sur le développement des organisations, et pas mal plus tard, les travaux français que je n'avais pas lus pour ma thèse. Ça, moi, ça me tient jusqu'à la fin de l'IFG. Le reste, c'est des variations mineures...

R.S. — Toi, Yves, face à cette mappemonde intellectuelle, comment...

Y. St-A. — Par rapport à l'univers intellectuel, moi, le premier souvenir qui me vient de toute cette période-là, c'est celui de l'empirisme, je dirais quasiment une attitude a-théorique. Moi je suis le seul qui a échappé à la règle peut-être : je n'ai jamais été à Bethel ou ailleurs. Moi, je n'ai jamais fait ça. J'ai toujours été un type qui est parti comme participant et qui a « monté » ensuite. Alors mes influences étaient par personnes interposées, à part celles de Fernand (là-dessus on a le même cheminement). Quand on regarde l'université comme telle, il n'y a rien dans le versant académique qui rejoignait la dynamique de groupes, ou à peu près rien. Alors la seule influence ou le seul courant intellectuel sérieux et vraiment profond pour moi a été — et est toujours resté — le courant rogérien dont tu parles. Mais beaucoup plus par Cormier, par le biais des théories de la personnalité, quant à moi, même à ce moment-là, que par le cadre de la psychologie sociale comme telle. Alors comme je ne suis pas sorti du Québec, je suis resté dans le réseau et j'ai répondu à des impératifs. (...) Je n'ai pas été en Europe non plus. Donc tous les « grands » qui ont influencé la psychologie sociale ici, moi, c'est comme s'ils m'étaient rentré dans le corps par osmose et non pas par influence comme tel. Alors, j'ai l'impression d'avoir été quasi à l'état pur dans ce que tu décrivais par rapport à Fernand et l'optique rogérienne. Je me rappelle avoir fait un stage qui était central pour moi, et où j'étais comoniteur avec Fernand. On a repris l'enregistrement des trente heures, et la question que je me posais était : « qu'est-ce qui fait un moment donné qu'un moniteur ouvre la bouche ? » Je ne trouvais pas de réponse à cette question fondamentale. Et les discussions qu'on avait n'y répondaient pas : c'était trop empirique. Alors je le fais, au lieu de partir des cadres théoriques des modèles, des hypothèses, je le fais de façon empirique. Je pense que c'est finalement la psychologie existentielle qui a été mon cadre de pensée.

*Fernand Roussel,
Dollard Cormier et
l'approche rogérienne
toujours, et la
psychologie existentielle*

R.T. — Le dialogue Buber-Rogers.

Y. St-A. — C'est ça.

R.T. — On se passait ça sous la cape. C'était pas encore publié.

La dynamique des groupes vs le groupe de tâche : de la fausse représentation...

Y. St-A. — Il me semble important de rappeler un autre souvenir de Montmorency. Il y avait quand même tout l'aspect « efficacité », « équipe de travail », qui demeurait et qui correspondait à ce que les gens étaient venus chercher. Or on peut même dire qu'il y avait de la fausse représentation : les gens venaient pour finalement mieux travailler dans leurs équipes, or, ils étaient désorganisés complètement par l'expérience de la dynamique des groupes. Et je trouvais ça très symbolique de voir que, lorsqu'il s'agissait des activités axées sur le travail en équipes, on confiait ça à tout le monde : toi qui étais moniteur d'un T. Groupe, moi qui n'étais qu'observateur, nous avions chacun notre « équipe de travail ». Alors, je pense que déjà il y a un autre développement qui a suivi et qui va apparaître au *Centre d'étude des communications*. On a essayé de répondre à un autre type de besoins qui étaient exprimés. Parce que, à part la clientèle majeure qu'on a reconnue comme étant la clientèle religieuse, il y a une partie des gens qui venaient (je pense au monde des syndicats, je pense au monde aussi de l'Alcan et ces gens-là) pour améliorer le fonctionnement, le rendement des équipes. La première chose que j'ai lue, à propos de la dynamique de groupe c'est *My group and I* : une des premières plaquettes qui est sortie aux États-Unis sur la réalité du groupe de travail.

R.S. — Par cette décision de t'orienter beaucoup plus vers des problèmes de fonctionnement de groupe tu es vraiment un de ceux qui n'a jamais laissé tomber la dynamique des groupes « première manière », celle de K. Lewin lui-même. Ensuite tu as influencé le *Centre interdisciplinaire de Montréal*. D'où vient cette orientation ?

Y. St-A. — Je ne me suis jamais posé la question dans ces termes-là. Mais, il y a une image qui me vient, celle des premiers participants de Montmorency qui étaient plus lents à rentrer dans le « bag » de la dynamique des groupes et qui au début rouspétaient : « c'est pas ça que je suis venu chercher ici, qu'est-ce que c'est ça ! » et qui finissaient par dire : « c'est une expérience extraordinaire, il faut la vivre ! » Alors, moi, je pense avoir été très sensibilisé à cette situation. J'ai souvent fonctionné comme ça, en essayant de répondre à des questions qui m'étaient posées par des clients. Or, cette clientèle m'apparaissait trompée. Je me trouvais un petit peu malhonnête par rap-

*En essayant de
répondre à des
questions posées par
des clients*

port à une certaine clientèle qui était à la maison Montmorency; ça je pense que c'est un facteur important. C'est moins, disons, l'influence théorique ou, disons, certains courants de pensée que de désir de répondre à des questions. C'est ce qui me vient à l'esprit quand tu poses cette question-là. Et il y a aussi le fait que le premier groupe que j'ai fait est antérieur à Montmorency et était justement dans cette ligne de gens qui étaient des professeurs, des éducateurs, des gens intéressés au fonctionnement des groupes de tâche. Ce groupe se réunissait avec Jean-Marie Aubry qui, lui, avait fait un stage à Montmorency mais tous les gens qui étaient là n'avaient rien à voir avec la psychologie, avec la croissance personnelle. Ils avaient des problèmes quotidiens. Alors je pense que ça a toujours été mon centre d'intérêt. C'est en 63 qu'on a publié la *Dynamique des groupes*, Jean-Marie Aubry et moi. Évidemment j'ai été alimenté, stimulé par ce travail-là. Puis aussi par les stages à la clientèle intéressée à ce genre de problème.

R.T. — Il y a peut-être aussi, je soumets ça comme hypothèse, le CIM qui a été un renforcement, qui t'a permis de développer ton programme d'apprentissage du fonctionnement des groupes...

Y. St-A. — Là, on saute dans le temps, parce que le CIM est venu seulement en 69. Une des raisons du CIM était de pouvoir faire ça, vu que ça ne se faisait pas ailleurs. Je peux dire où est né mon premier «kit» centré sur le travail en équipe. Je l'ai préparé pour un stage au *Centre d'étude des communications*, André Carrière m'avait demandé, car il savait mes intérêts là-dedans. Une de mes hypothèses était que les sessions sur le travail en équipe, sur l'animation et le groupe de tâches ne réussissaient pas parce que l'îlot culturel du T. Groupe, à la Maison Montmorency ou à Shawinigan, était trop fort et que les gens ne pouvaient pas profiter, en deux jours, de l'enclave qu'on faisait (Y. St-A. fait ici référence au modèle de stage qui consacrait la presque totalité des deux semaines d'activités au «groupe de formation», sauf une période plus courte — habituellement consacrée au travail en équipe). Alors j'ai essayé des sessions de fins de semaine en dehors de tout contexte de T. Groupe. Mais j'ai retrouvé les mêmes problèmes : on arrivait toujours à régler le problème de relations entre la clientèle et le moniteur, de contre-dépendance et tout ça. (...) Alors je me suis dit : «l'expert on va le mettre à côté, dans un cahier». Après ça, ça a marché. Ça a été vraiment pour moi un étonnement. Là on avait résolu le problème sur lequel je travail-

lais depuis deux ans, pour travailler avec cette clientèle-là et répondre à ses besoins. C'est là que le CIM est arrivé en disant : bien si ça marche, pourquoi ne pas s'en servir...

R.S. — Mais le CIM est arrivé aussi grâce à un support de clientèle, si mes souvenirs sont bons.

*Le contexte religieux
à l'origine du Centre
interdisciplinaire de
Montréal*

Y. St-A. — Support qui est le même que pour Mailhot. Si on fait l'histoire du CIM : Claude Vermette avait été mandaté par l'évêché, ma foi, ou enfin par les organismes religieux officiels. Il cherche une formule pour offrir des services à la clientèle religieuse qui commençait à être abandonnée un peu par Mailhot, par l'IFG, ou les autres... Claude Vermette, pour le situer, est évidemment dans l'équipe du *Centre de recherches* comme tout le monde ; il a été un des stagiaires au début, puis a fait des sessions. Alors il reçoit la commande de ce groupe religieux. L'hypothèse que je fais c'est qu'au fond ça coûtait trop cher d'envoyer tout le monde faire des stages ici et là. Puis il y a aussi que Claude étant un prêtre sulpicien, etc., ça rassurait le monde religieux... « on va avoir nos psychologues à nous »... Lui voulait partir un groupe de thérapeutes au fond. Je dis : Je t'offre qu'on ait deux volets. À côté de ce volet « thérapie » (j'étais en bureau privé) je vais mettre sur pied une équipe pour pousser à fond le fonctionnement de groupe. On est parti de ces deux volets-là. C'était une clientèle religieuse aussi, même si très très tôt ça c'est durci. Mais encore là c'est la même entrée, socialement parlant, c'est le même support de clientèle que celui dont on parlait.

*Encore Rogers, Bethel,
etc.*

R.S. — C'est assez intéressant de voir comment, même si on est maintenant dans des institutions différentes et on se retrouve à faire des choses relativement différentes, comment on a à peu près eu le même point de départ. Il est bien évident que pour moi aussi c'est le contact à l'intérieur de la psycho avec des activités de T. groupe, qui se développaient avec Fernand, qui a été mon point de départ. Et il y a eu aussi l'enseignement sur la théorie de Rogers enseignée par Dollard Cormier. J'étais étudiant la première année que Cormier a donné son cours et je me souviens qu'on s'était cotisé entre étudiants pour qu'il nous donne un second cours que le département ne voulait pas nous payer. Ce qui n'a pas nui, d'ailleurs, à le faire engager à plein temps l'année suivante !

R.T. — Ça devait correspondre à quelque chose de drôlement important.

R.S. — À ce moment-là pour moi, faire du groupe c'était vraiment ma façon de travailler avec les méthodes et avec

*De la sociologie à la
dynamique des groupes*

les hypothèses de Rogers. Étant donné que je venais de socio et que je voulais m'en retourner là, et qu'il n'avait jamais été question que je devienne clinicien, par exemple, c'était vraiment à travers les expériences de dynamique de groupe qu'à ma façon j'étais rogérien. Je dis à ma façon parce que finalement, on a tous eu notre façon de l'être un moment ou l'autre ! Alors pour moi, ça c'est vraiment mes premiers contacts, mes premières références. Je parlais de Bethel tantôt. En 1959, c'était pour moi aussi une révélation, mais à ce moment-là, c'était beaucoup ce qui se passait ici qui m'influçait. C'est aussi Fernand qui m'a demandé pour faire avec lui une première intervention dans une école, c'est Fernand et André Carrière, une ou deux années après, qui m'ont demandé pour travailler avec eux à l'Alcan, où on a commencé toute une série d'interventions auxquelles il faudrait peut-être faire allusion parce qu'il y a toute une génération d'intervenants au Québec...

R.T. — Alcan, c'est un point de repère.

R.S. — ...de toute orientation, finalement, qui ont été polarisés par l'Alcan. Alors, il y a évidemment la filière Fernand, Mais, entre-temps, en même temps, et ça c'est probablement plus moi que le champ lui-même, j'ai toujours été divorcé en quelque sorte entre des activités d'intervenant en psychologie sociale auprès des groupes de tous genres d'une part, et d'autre part une carrière, plus classique si on veut, de psychologie sociale au département de sociologie. La plupart des recherches que j'ai faites d'ailleurs étaient beaucoup sur thème de la relation individu-société que sur le fonctionnement des groupes. Je n'ai rien publié, moi, sur les petits groupes !

*Des questions qu'on ne
posait pas*

Quand je faisais des interventions, des stages par exemple, il y avait des « questions de sociologue » qui revenaient à la surface régulièrement, et qui reviennent encore d'ailleurs, dont je ne me suis jamais départi peut-être, qui étaient : quelles sont les fonctions sociales de ça, à quoi ça sert dans la société, pourquoi ça arrive tout d'un coup, à quoi ça s'oppose, etc. C'est facile à dire, peut-être maintenant presque vingt ans après, mais honnêtement je pense que je peux dire que j'ai jamais été entièrement satisfait intellectuellement d'un certain nombre de réponses qu'on donnait, ou peut-être ce serait plus juste de dire « d'un certain nombre de questions qu'on ne posait pas ». J'avais l'impression, à propos de la dynamique de groupe, d'une espèce de jeu un peu naïf mais qui m'attirait assez pour que j'en fasse et que j'y participe. Je me disais : faisons-en un bout de temps et on verra. Et ça je pense que c'est aussi quelque chose que les intervenants ont en

*Un jeu un peu naïf,
mais...*

commun : cette tendance à faire des choses et de les regarder après coup, sans avoir à se donner toutes les certitudes d'intellectuels avant de les faire. Alors moi j'ai participé à ça beaucoup, mais en même temps, il y avait vraiment tout un ordre de questions auxquelles on ne répondait pas. Repensant à ça maintenant, je me dis que l'autre influence que j'ai eue dans ce secteur-là, c'est vraiment celle de Bethel ; j'ai fait l'internat de deux mois à Bethel à un moment donné, en 64 où on était mis en contact avec à peu près tout ce qui se faisait à travers les États-Unis et même l'Europe. C'est à Bethel que j'ai eu des contacts avec Weir, avec Schultz, avec une série de gens de la Côte Ouest qui étaient des marginaux à Bethel, qui étaient en guerre contre Lee Bradford mais qui cette année-là avaient gagné la guerre.

R.T. — L'année où les marginaux ont gagné la guerre !

Côte Ouest vs Côte Est

R.S. — L'année où ils ont gagné la guerre, il faut dire de quelle façon. À ce moment-là, vous vous souvenez que les groupes qui s'appelaient à ce moment-là, à Bethel, « croissance personnelle », par comparaison au T.-Groupe, de base, étaient considérés comme des groupes « avancés », ces stages se tenaient d'ailleurs dans une autre maison à part, au fond du village et ils avaient fait venir des gens comme Schultz, et puis comme John Weir, Shepard, etc. Comme stagiaire, je participais à un des nombreux stages de base. Parce que certains moniteurs ne venaient pas, ils ont été obligés de demander à Schultz et à Weir de rester sur place pour participer au laboratoire de base. Or ceux-ci ont insisté pour introduire un certain nombre d'activités qu'ils venaient de terminer dans des stages soi-disant « avancés ». Leur argument était : il n'y a rien de plus avancé là-dedans, c'est une autre approche, il y a autre chose qu'on apprend, etc. Je me souviens de batailles entre Bradford et Schultz et puis Weir, où Bradford disait : « non, on a des obligations vis-à-vis de la clientèle ». Mais il y avait aussi toutes sortes d'autres dimensions sous-jacentes, c'était vraiment des orientations qui étaient assez conflictuelles. Mais finalement on avait, comme internes, on avait demandé à avoir une semaine de formation avec l'équipe de John Weir et de Schultz. Mais ça a demeuré toujours, pour moi, secondaire ; je ne me suis pas lancé tout d'un coup dans les stages où l'expression corporelle aurait été très importante ou des choses comme ça. Devant ce courant de la Côte Ouest, qui était rendu dans l'Est, je me disais : « C'est très intéressant, ça répond sûrement à un certain nombre de besoins créés par la société ou notre type de civilisation, ça permet à des gens d'avoir

des relations chaudes, de s'exprimer, etc., et donc ça veut dire qu'habituellement dans la vie quotidienne les gens ne réussissent pas à le faire, etc.» En même temps je me disais : ce type d'activités n'amène pas les gens vers l'action, disons, du type politique au sens très large du terme. Et je pensais que sur ce point, il y avait une grande différence entre Bethel et entre les courants de la Côte Ouest. Finalement, je ne le pensais pas à ce moment-là, mais il y avait beaucoup de choses en commun entre ces deux courants. De toute façon, je sentais un clivage entre ce type d'activités-là et un certain nombre d'autres types de changements sociaux que je valorisais par ailleurs. Ça faisait partie vraiment, pour moi, de mes «écartèlements» intellectuels qui, jusqu'à un certain point, sont très très proches des préoccupations que j'ai encore maintenant.

R.T. — Moi, ça me semble relever d'une polarisation de base, ça, la querelle Bradford-Weir, c'est sûrement pas parce que c'était deux méchants gars qui ne s'entendaient pas ! C'est comme une seconde édition, un virage à gauche du mouvement des relations humaines. L'existential est en train de faire un trou d'air dans le technocratique, et à mon avis le problème qui est posé est celui de la contre-culture, version politisée ou version «drop-out bouddhiste». Le drame de l'IFG c'est une autre variation sur cette même figure-là : «*croissance* versus *implantation* dans les organisations». C'est la dualité de la clientèle encore. Dans les années 66, 67, 68, 69 on a de la clientèle au ministère de l'Éducation, c'est notre religion à nous ça. À l'IFG on n'a pas de clergé mais on a un paquet d'enseignants, de directeurs d'écoles ! Ils nous viennent par un immense contrat au ministère de l'Éducation qui nous tient pratiquement à vie de 66 à 70-71. On retrouve cette dualité en terme de clientèle, d'idéologie et en terme d'inclinaison professionnelle. Le gars qui pense que son interlocuteur, c'est un mathématicien des structures, ou un comptable qui ne pense qu'aux affaires, qu'est-ce qu'il peut faire avec un gars qui, lui, pense que son interlocuteur clé est un gourou hindou ou un médecin parallèle ou Stanley Keleman ? Pas facile à tenir ensemble.

R.S. — Mais l'allusion que tu as faite en passant à ce fameux séjour court, mais qui a été important, de Rogers à Paris en 65 ou 66, m'amène à poser une autre question. Tu demandes : «qu'est-ce qu'on attend des États-Unis ?», on pourrait se dire aussi, est-ce qu'on attend quelque chose de la France ou de l'Europe ? Tu as mentionné l'ARIP et Schutzenberger un moment donné en passant, mais il est assez significatif que spontanément ça n'ait pas eu beaucoup de place dans notre conversation.

Culture vs contre-culture : dualité de la clientèle

*La maison-mère était à
Bethel et non en
Europe*

R.T. — C'est parce que ce n'était pas la maison-mère. La maison-mère c'était Bethel, même pour eux.

R.S. — Par rapport à ça, je dois dire que, malgré tout, j'ai été influencé par un certain nombre de façons de poser des questions des gens du groupe de l'ARIP en particulier avec qui j'ai travaillé dans les années 66, 67, quand j'ai passé une année-là mais il demeure que dans l'ensemble, leur façon de définir le champ, leur façon de le pratiquer, leur façon d'avoir à se garder contre des attaques venant de la psychanalyse par exemple et de toutes les branches et les sous-branches de la psychanalyse, tout ça fait que pour moi ça demeure assez étranger. Par ailleurs, je suis beaucoup sensible à un certain nombre de questions très générales, entre autres, des critiques du type sociologique ou

R.T. — sociopolitiques

R.S. — sociopolitiques, les implications, les implications idéologiques et sociopolitiques de ce qu'on fait, ça je partage ça beaucoup ce genre de questionnement-là. Mes premiers contacts avec Max Pages, Eugène Enriquez, André Levy, je les ai eus par l'intermédiaire d'Alex Winn, de l'Alcan. Ensuite seulement je les ai retrouvés à Paris, ou ils sont venus au Département de sociologie.

Y. St.-A. — Des transformateurs sur la ligne de haute tension.

R.S. — Et alors à ce moment-là, Alex Winn organisait, il l'a fait au moins trois, quatre fois, à ma connaissance, des séminaires pour réunir ses consultants ou un certain nombre de consultants qu'il voulait inviter. Alors il faisait venir les grands noms américains auxquels je viens de faire allusion et il faisait venir les grands noms de Paris parce que c'était le pendant francophone. Si la « québécoisité » veut dire quelque chose, c'est ça que ça voulait dire : on nous faisait vivre des situations de tension entre la façon américaine et la façon française de définir les problèmes d'intervention dans les organisations. Et ça, à ce moment-là, il y a vraiment toute une petite génération, les générations sont courtes là-dedans, qui a gravité autour de l'Alcan. Même si à ce moment-là, on était soit dans des universités différentes soit dans des boîtes concurrentes, on se retrouvait tous en train de faire des activités pour l'Alcan.

R.T. — On l'a fait avant que les boîtes apparaissent aussi.

R.S. — C'est ça, on l'a fait avant et alors à ce moment-là, la formation des boîtes n'a pas empêché les liens. En tout cas, c'est une parenthèse qui nous ramenait à ce qu'on disait avant...

*Les interventions à
l'Alcan*

R.T. — À propos de Winn, il faudrait dire que sur le fond du problème est-ouest, «growth» *versus* O.D., il disait : «bien ça c'est du mauvais narcissisme et si le mouvement des relations humaines ne se sort pas de ce cul-de-sac-là, il n'y a rien à attendre de ça». Ça c'était assez virulent. (Benney était plus nuancé que ça, il avait accepté d'en faire un peu comme participant). Il était monté sur ses très grands chevaux contre toute l'orientation de la Côte Ouest qui tendait à rejoindre des niveaux d'implication émotionnels plus directement, les confrontant plus, valorisant l'expérience émotionnelle pour elle-même et non pas juste le canal par lequel la technocratie va réénergiser le fonctionnement des organisations. Là-dessus Winn était un homme assez ambigu d'une certaine façon, dans ses écrits assez à gauche au niveau de la permissivité, mais dans sa pratique trouvant les affaires que les Weir faisaient d'un rigolo absolu, refusant qu'on importe ça à l'Alcan, ce genre de moniteurs-là.

R.S. — (S'adresse à L.M.) Avant de poursuivre, je propose que tu dises comment tu intervies dans cet univers-là...

*De la philosophie à la
thérapie de couple*

L.M. — J'ai appris beaucoup de choses en vous entendant. Bien sûr j'arrive avec un cheminement que je vois comme marginal par rapport à ce qu'il y a de commun entre vous autres, et puis aussi plus tard. En 63-66, je suis en philosophie à Québec. Ensuite je m'en vais en Europe à l'Université de Louvain parce que la piste que je veux suivre, c'est la psychologie du couple et l'intervention au niveau du couple, ce qui va rester toujours une espèce de ligne continue mais avec, bien sûr, des intérêts pour la phénoménologie qui me paraît amener quelque chose de bien important de ce côté-là. Et c'est en travaillant, en particulier, en Belgique qu'on me met en contact avec Laing. Tout d'un coup j'apprend qu'il y a tout un développement qui est beaucoup plus centré aux États-Unis qui s'appelle thérapie familiale, conception communicationnelle ou interactionnelle du couple et qui me semble dépasser tout ce que j'ai vu sur la consultation matrimoniale et l'intervention qui venait principalement d'Europe. Ce que je voyais en Europe était lié bien concrètement à des expériences de préparation au mariage et à d'autres expériences qui étaient bien sûr contrôlées et animées par le clergé. On est au début des années 60, il y a l'histoire de la contraception et du divorce, il y a quelque chose de bien stimulant dans le secteur de la relation homme-femme. En même temps, c'est la découverte de Rogers en Europe par un des professeurs à l'Université de Louvain qui est un

*Entre l'Europe et la
Californie... en passant
par Montréal*

rogérien fervent, et en même temps c'est les suites de la venue de Rogers en France parce qu'il était venu en 66 et ça avait fait tout un émoi. À Louvain les clans se formaient. Les psychanalystes étaient encore plus profondément antirogériens depuis qu'ils l'avaient vu venir faire une conférence avec une cravate « western » et en pantoufles dans un contexte universitaire, dans un auditorium universitaire ? Ça m'amène à vouloir développer une intervention pour une thèse éventuelle, développer une intervention avec des couples qui tiennent compte des hypothèses d'intervention de Rogers. Je finis par lui écrire et lui me met en contact avec une fille qui s'appelle Ann Dreyfuss qui va devenir bien importante pour moi. Rogers dit : elle est dans le nord de la Californie, avec le groupe de Bateson, il semble se passer des choses extrêmement importantes au sujet de l'intervention du couple et de la famille. Or Laing avait déjà travaillé avec Bateson : ça commence à avoir une consistance. Je me mets à lire là-dessus et je découvre qu'il y a toute une théorie extrêmement consistante et qui fait appel au philosophe chez moi : logique formelle, théorie des communications, et ça me mène à vouloir vraiment m'en aller me former là. Je connais à peu près à ce moment-là ce qui s'est passé en dynamique de groupe. Je le connais parce que je suis ami avec Denis Royer et qu'il me dit un peu ce qui se passe mais c'est vraiment très lointain. Et entre l'Europe et la Californie, je passe huit mois à Montréal où finalement je me cherche du travail d'initiation à la clinique et c'est un psychiatre qui s'est intéressé à la thérapie familiale au « Jewish » où il y a un intérêt pour ça qui me fait entrer à l'Institut Prévost en recherche et j'ai une initiation clinique dans le milieu psychiatrique qui va me permettre d'avoir un « job » en revenant de Californie. Et je m'en vais en Californie et là c'est vraiment la grande découverte. Je fais des expériences de Gestalt et de bio-énergétique en même temps qu'un entraînement systématique avec le groupe Palo Alto. Et je reviens à ce que Robert soulevait tout à l'heure : pour moi c'était une façon, on dirait, de mener deux affaires de front. Le groupe de Palo Alto était très rigoureux. Watzlawick était le sénior là, alors il y avait une analyse extrêmement rigoureuse des processus interactionnels. Tu avais presque l'impression de la rigueur de behavioriste et la distance du behavioriste par rapport à la clientèle. C'était des gens extrêmement calculateurs et stratégestes dans leur façon de concevoir l'intervention dans un système de communications et, ça, c'était très satisfaisant pour l'esprit et c'était bien nourrissant théoriquement, ça me stimulait beaucoup. Je reviens peu à peu à Ann Drey-

*Le comédien et le
thérapeute*

*Divorce d'avec l'Église
catholique*

fuss. Elle avait été l'assistante de Rogers, elle était une grande amie des Weir, c'est elle qui m'a piloté un peu à travers cette espèce de foire, parce qu'à ce moment-là ça apparaissait, je pense à juste titre, en 68 sur la Côte Ouest, comme une foire où chacun venait faire son *workshop* spécialisé pour les « thérapeutes d'expérience capricornes qui avaient un intérêt pour l'utilisation du massage par les pieds dans un contexte de thérapie de couple! » Ç'avait vraiment cette allure-là! La féerie d'ateliers avancés qui étaient présentés! Mais en même temps, ça te permettait de te faire une espèce de programme qui était beaucoup plus lié à ce que tu étais instinctivement ou intuitivement. À partir de tes atouts très personnels, tu pouvais te bâtir un programme de formation tout en ayant une formation plus systématique. Alors, ça m'a amené à rencontrer Keleman, à travailler en particulier avec Ann Dreyfuss, à rencontrer Joyce Weir, Charles Book, et d'autres, qui avaient développé des moyens de travailler avec le langage du corps, qui était soit inspiré de la danse ou du théâtre ou du psychodrame ou des approches reichiennes. Et ça m'a fait une espèce de programme de formation qui rejoignait bien gros le comédien, le gars qui a fait du théâtre. C'est un peu comme si ça avait permis d'articuler tout le côté artistique, mais dans un métier qui était celui de thérapeute, en même temps qu'il y avait une formation solide du côté théorique. Par ailleurs et je pense que c'était lié au divorce avec l'Église catholique et avec tout ce que ça représentait de répressif au Québec, il y avait vraiment un « non » à tout ce qui s'appelait transpersonnel, bouddhisme, zennerie, etc. Alors même si je sentais bien que c'était quelque chose de bien important pour les gens de la Californie, ça représentait en tout cas une nourriture de base pour la contre-culture et pour beaucoup de thérapeutes qui commençaient à s'inspirer de plus en plus de ces philosophies-là pour donner du sens à ce qu'il y avait d'un peu chaotique dans l'exploration qu'ils faisaient. Alors, ça veut dire qu'un gars comme Allan Watts était vraiment couru par beaucoup de thérapeutes sérieux... Bon je me ramène à Montréal, sans travail, sauf une entrée à l'Institut Prévost ou dans le milieu psychiatrique et pour moi c'est ce qui m'a permis de trouver du travail en revenant, et qui a aussi déterminé bien gros les options que j'ai prises. À ce moment-là, on mettait sur pied une grosse boîte qui était l'Institut Philippe-Pinel et dont j'avais connu le directeur à Prévost. Il avait été bien impressionné par mon apport en terme de conception interactionnelle du rôle de la famille avec les malades, etc., et qui disait : « ça doit se transposer à une boîte comme la communau-

*Intervenir au niveau de
l'institution*

té thérapeutique de Pinel». Alors moi j'entre pour intervenir au niveau de l'institution, afin d'introduire toute la dimension sociale dans le modèle qui avait toujours été très intrapsychique... Ça m'a amené finalement à intervenir de plus en plus en tenant compte de ce qui se passait en psychologie sociale, à m'informer des différents courants qui s'étaient intéressés à l'interactionnel et au social par rapport au psychologique, à radicaliser pas mal plus mon travail et, finalement, à quitter l'Institut Pinel dans une espèce d'aboutissement d'un geste d'opposition avec les médecins psychiatres et leur conception de l'action sociale et de l'action thérapeutique en institution. Et, à travers ça, j'avais regroupé autour de moi des gens qui étaient intéressés à la consultation conjugale comme les consultants matrimoniaux, un certain nombre de travailleurs sociaux intéressés à la thérapie familiale, un certain nombre de psychologues intéressés à l'utilisation du langage corporel en thérapie : c'était du travail que je faisais, par exemple, de façon marginale c'est-à-dire en bureau privé et pas lié à des organisations. C'est tout simplement à partir du moment où j'ai quitté l'Institut Pinel et j'ai été approché pour faire partie du groupe qui formait la section communications de l'Université de Montréal, que j'ai commencé, pas juste à être connu mais à connaître un peu le monde autour et à me situer un petit peu plus par rapport aux courants qui s'étaient développés ici. Les étudiants de psychologie ont commencé à suivre mes cours où je développais essentiellement, d'une part, ce qu'on appelle traditionnellement l'approche de Palo Alto et aussi toute la dimension non verbale dans l'intervention en psychothérapie, principalement avec des gens de counseling, ou de clinique mais peu avec les gens de psychologie sociale. À partir de 73, à partir du moment où le Humanistic Psychology tient son congrès à Montréal, il y a beaucoup de gens qui se mettent à s'intéresser à la Gestalt, à la bio-énergétique, à ce qui se passait sur la Côte Ouest. Les ouvrages sont traduits et il y a une espèce de regroupement qui se fait, qui prend des orientations qui me paraissent être celles qui moi me séduisaient un peu quand j'étais en Californie en 68 mais qui ne répondent plus à ce que je cherche. Je me retire de ce groupe-là pour m'intéresser plus à vivre à la campagne, beaucoup plus aux aspects contre-culturels qui prennent forme ici et c'est un peu de même que s'organise mon cheminement. Bon, je pense que c'est à peu près tout ce que j'ai à dire là-dessus. Ce qui se passe au Québec, c'est une situation qui me sollicite, je sens le besoin de faire le point et d'essayer de comprendre un peu ce qui s'est passé et de faire le partage

*La contre-culture qui
prend forme ici*

*Des succursales
américaines au
Québec... le gourou
étranger*

entre les influences, entre les diverses influences qui ont joué dans ces mouvements-là. Je me rends compte qu'une partie des gens du Québec qui s'intéressent à ce qui se passe sur la Côte Ouest en particulier, sont portés à importer des gens qui ont besoin d'un marché, californien, gens de New York, gens de Cleveland, gens de Boston et là il y a des envies d'arrêter cette espèce de rentrée massive. Surtout que je connais une partie des gens qui viennent et qui n'ont pas caché leurs visées d'ouvrir des succursales au Québec parce que «ça prend». Ça vraiment...

R.S. — Si ça ne coûtait pas si cher, on pourrait parler de dumping!

L.M. — Mais, c'est ça qui me motive le plus un moment donné à dire : il est temps de faire une clarification, où est-ce qu'on s'en va et doit-on se regrouper pour intervenir, pour enrayer ça. Cette conviction est encore renforcée du fait de l'intérêt pour toute la dimension religieuse qui est plus récente mais qui se nourrit abondamment au gourou étranger. Il y a quelque chose qui est très contradictoire chez moi qui est éveillé à ce moment-là.

R.S. — Tu nous amènes vraiment à l'histoire contemporaine! Yves, Roger et moi avons joué aux grands-pères pendant un certain temps et tu nous ramènes...

*Des scrupules profonds
d'avoir à faire ça
comme «business»*

R.T. — Qu'est-ce qu'on observe maintenant sur cette scène, tu ouvres un peu ce nouveau thème-là dans le débat. Y a-t-il des succursales américaines dans mon voisinage et lesquelles? Qu'est-ce qu'on attend de la religion? Ça me semble des questions apparentées... Des référents ultimes changent de sens. L'espèce d'individualisme gestaltiste capote, etc. Mais il y a une longue frontière commune. J'ai des amis, moi, gestaltistes qui sont en train de s'éveiller à toute l'énergétique de Shakra et qui sont encore des psychothérapeutes par ailleurs, qui réconcilient ça parce que la Gestalt, c'est très flexible. Et à côté d'eux, il y a des gars qui interviennent avec le même modèle de Shakra qui sont des guérisseurs et qui ne chargent rien, qui prennent ce que tu veux bien donner ou qui reçoivent les gens à \$7 par jour parce que c'est un projet de commune en même temps, ça brasse les cartes pas mal. Les gars de l'IFG qui étaient les plus proches de cette tendance-là étaient toujours en scrupules profonds d'avoir à faire ça comme «business» et à vendre des sessions \$300. Ils auraient bien aimé pouvoir faire ça de l'intérieur d'une commune thérapeutique qui n'aurait pas coûté cher. Ils étaient très inconfortables avec l'assiette socioéconomique

*...en le croyant plus
ou moins*

et les orientations politiques sous-jacentes. Ça a été notre surmoi à l'IFG : tout le temps qu'on a opéré il a fallu se justifier au marxisme. On était à l'Université du Québec et on se faisait rentrer dans le c... avec ça à tous les mois, on a passé notre temps à leur dire à eux-autres que c'était correct ce qu'on faisait, en le croyant plus ou moins. Il y avait des coups très durs là-dedans. On était secoué, au passage des événements d'octobre. La cohésion de l'IFG était fragile : ça allait de « très technocratico-libéral » à « très sur le bord de tomber dans une commune ». Moi, dans mon cas, c'est très clair que je suis en train de rompre avec la psychosociologie des organisations, je renforce négativement ce côté-là de ma carrière beaucoup depuis un an. Je vais très probablement faire des choses en psychologie sociale, ça ne fait pas longtemps que je suis sûr de ça et je ne suis pas encore tout à fait sûr de ça non plus. Dans le domaine des communications, parce que je loge dans un département de communications, sur quoi au juste et à quelles fins, je ne sais vraiment pas. Je me sens personnellement beaucoup plus attiré par le bouillon de culture autour de la croissance personnelle que de l'organisation, comme moi je consomme des services comme participant dans ce domaine-là, jamais dans l'autre. Je m'identifie idéologiquement à la tendance « croissance » virant sur le bouddhisme de cette culture-là. C'est pas mal ça !

(...)

R.S. — De temps en temps, Roger, tu dis : « un tel se fait dépasser par sa gauche », ou « il se fait dépasser par la droite », ça m'intéresserait qu'un moment donné, on n'oublie pas de revenir sur ça. Surtout d'ailleurs que récemment j'ai eu à relire l'introduction de votre volume sur le changement planifié et le développement organisationnel et, là aussi, vous vous situez face à l'idéologie en annonçant que c'est pas facile de départager les dimensions idéologiques et les réflexions théoriques...

R.T. — Je pourrais ajouter un petit chapitre critique à mon itinéraire professionnel. Surtout que je vis ça comme une étape, mon identité comme psychologue se consolide. J'ai passé très près même de quitter la psychologie, j'ai refusé des emplois qui m'auraient amené à l'extérieur de la psychologie pour très longtemps et je les ai refusés, pas parce que ça ne me tentait pas mais parce qu'il était un peu trop tard, je suis un peu tanné de changer de « job » : trois fois d'affilée, c'est assez. Mais ça me laisse comme dans une espèce de moratoire à propos de la psychologie et là j'ai l'impression que c'est ce versant qui se renforce

*Plus besoin de vendre
ma chemise...*

ces temps-ci, je vais probablement rester en psychologie et ça me donne comme la chance de reprendre la mesure de certaines affaires que j'ai déjà faites et vis-à-vis desquelles j'étais devenu ambivalent. Aussi, je n'ai plus besoin de m'identifier autant à ces affaires-là, par exemple la pratique de la psychosociologie dans les organisations formelles en système capitaliste. Je n'ai plus besoin de vendre ma chemise là-dessus chaque fois que le problème est soulevé, parce que c'est une question de justification quotidienne, gagner notre vie comme ça. On vendait nos services sur ce marché-là, par ailleurs on n'était pas parfaitement identifié à cette éthique-là, on avait besoin de s'expliquer là-dessus, on s'était même voté la dernière année à l'IFG des journées entières de réflexion sur les orientations sociopolitiques de l'IFG, à un coût assez élevé d'ailleurs (on l'a compté parce qu'on comptait pas mal tout), ça nous coûtait plusieurs centaines de dollars, se pencher sur ce problème-là, parce que ça devenait difficile de ne pas le faire compte tenu d'une minorité qui pouvait pas poursuivre à l'IFG sans se « purifier ». J'ai essayé de faire accepter l'idée que tout le monde avait pas la même équation sociopolitique, ça ce n'était pas facile. J'ai pas réussi, j'ai essayé. J'étais le gars des réconciliations là-bas. J'ai toujours prétendu, moi, qu'on avait un élastique qui pouvait être étendu encore un bout sans qu'il nous pète sur la gueule. J'avais l'élasticité plus grande que la moyenne des autres ! C'est peut-être sur ma gueule d'ailleurs que l'élastique a pété.

*L'espèce mi-chair, mi-
poisson du libéral...*

Oui, j'ai été une sorte de Père Mailhot à ma façon, afin de permettre des transitions qui n'étaient pas faciles à faire, et qui ne sont pas faites par l'outil qu'est l'IFG, ça c'est bien évident. Et je n'ai plus le goût du tout de recommencer ça d'ailleurs. Un psychologue social activiste qui va dans les organisations, qui porte des structures au-delà de ce qu'il a à porter dans l'organisation où il gagne sa vie. Ça, c'est pas mal dur à prendre, se dédoubler comme porteur de structure, c'est ça un consultant. Tu peux pas facilement faire tout le temps ça, c'est très lourd. Et au plan politique, je me sens beaucoup mieux politiquement dans le genre d'absentéisme que le *growth* bouddhique permet, au moins temporairement, que dans l'espèce de mi-chair, mi-poisson du libéral qui essaie de partager le surmoi des marxistes, mais à travers un type de présence dans le système qui n'est pas contestataire, qui est collaborateur. La voie d'un certain type d'interventions contestataires étant difficile et abrupte quand tu es rendu dans un modèle où tu gagnes ta vie avec ça, en tout cas. Mais profondément, dans moi, il y a un côté ex-jéciste

tanné qui « a son voyage » des structures, qui ne trouve pas à se plaire dans un type d'intervention organisationnelle et encore moins si elle est contestataire parce que là, t'es dans la bataille tout le temps jusqu'aux dents. Je ne suis pas si batailleur que ça. Ça joue beaucoup ça. L'idéologie politique dont on vend la pratique, c'est une idéologie politique très agressive, si ça ne se traduit pas dans une pratique agressive, t'as l'air fou ! Un marxiste de salon, j'aime autant être un bouddhiste de centre de croissance. La pratique qui correspond à cette volonté de changement-là, c'est le syndicalisme ; dans les conditions actuelles, moi ça me tente pas du tout. Je ne suis pas violent et il me semble que ça se présente assez violent comme match, ça ne m'intéresse pas d'embarquer là-dedans. La contre-culture, c'est un pas en arrière, qui te laisse comme la liberté d'examiner les options, de choisir quand tu seras prêt ou de pas choisir, à l'extrême ; pendant que l'intervention c'est une autre histoire, c'est beaucoup plus avoir un pignon sur rue, sur une scène, tu es identifié et ça j'aurais plutôt tendance à vouloir échapper à ça, à ne pas jouer ce jeu-là, bien que je sois perçu par les autres comme dans un camp et que j'aie à me défendre, alors quand les marxistes à l'Université du Québec m'achalent, je sors, je vais faire une petite razzia et je reviens tranquille dans mon coin, mais il y en a un coin maintenant qui est clôturé assez fermement, par la création du département des communications à l'UQAM. Ce qui est emballant aussi en Communication, c'est que ça commence, tout est à faire. Moi j'ai commencé à leur présenter mon point de vue. Je suis l'héritier de la psychosociologie des organisations, mais c'est pas clair que je veux retirer cet héritage-là ! « Si vous voulez, vous autres, développer une psychologie des communications qui vise juste ça... » Je ne referai pas en-dedans là une autre IFG, ça c'est évident. C'est derrière moi, ça si j'ai à loger là-dedans ça va être comme un joueur, pas comme un chef d'orchestre, et je ne sais pas quel instrument je vais jouer et encore bien moins quelle *toune*. Ce serait tentant pour les gens qui m'engagent et pour moi de régler comme ça mon espèce de moratoire...

R.S. — Bien oui, c'est toi Yves qui a utilisé l'expression : « il n'y a pas juste les endroits où on va, où on accroche, il y a aussi les endroits dont on décroche... »

Y. St.-A. — Les choses qu'on espère... en tout cas... ou qu'on n'espère pas...

R.T. — qu'on s'est empêché de faire.

Comment agir sans savoir?

Décrocher, mais en essayant d'aller au bout

Y. St.-A. — Moi, j'ai moins de facilité que toi, Roger, pour faire un tour d'horizon et pour classer mes orientations personnelles... Ce qui me satisfait le plus, pour me définir où je suis, c'est de partir de la question qui m'est apparue dans les travaux que je fais. Cette question, je la formule comme ceci, et elle devient la question clé qui résume ma situation : « comment est-ce qu'on peut agir professionnellement dans nos domaines sans savoir ». Parce que le problème auquel je me confronte, c'est l'écart entre la science ou toute la psychologie dans sa tradition scientifique et tout le courant professionnel. On peut dire « science appliquée », mais je pense que c'est une autre science à toutes fins pratiques. C'est même plus de la science appliquée, il y a d'autres méthodologies, d'autres problèmes. J'ai toujours conservé mon intérêt pour les questions plus scientifiques, *straight*, traditionnelles de psychosociologie et toutes ces questions-là. J'ai toujours eu un regard là-dessus et j'essaie de faire le point finalement entre ces deux courants-là, scientifique et professionnel. Alors j'ai l'impression que par rapport à l'aspect professionnel je l'ai fait un peu. Je le disais tantôt, j'ai pas subi d'influence importante au niveau de l'aspect professionnel, il y a Rogers dont je parlais. Je ne suis allé nulle part, je suis resté ici et je suis un provincial au fond par rapport à ça et j'ai l'impression d'avoir vu des affaires passer, d'avoir essayé toutes sortes de choses, d'avoir répondu à des demandes bien bien empiriques, bien concrètes, c'est pas par des options idéologiques, ou en me situant au plan sociopolitique, que j'ai eu à faire tel ou tel choix : (s'adressant à R.T.) mon cheminement est différent du tien. Tout ça fait que j'ai essayé bien des choses, j'ai réfléchi beaucoup là-dessus et, là, j'arrive un peu à me situer, à décrocher mais en essayant d'aller au bout. Moi, il n'a jamais été question que je décroche de la psychologie, je pense que ça c'est clair : je reste en psychologie mais c'est comme si j'essayais de retrouver finalement ce qu'est la psychologie. J'ai l'impression qu'elle est en train de s'effriter, moi, si je me situe par rapport aux courants dont on a parlé, je généralise l'ensemble de la psychologie comme profession. Si je prends les indices au niveau de ce qui se passe, au niveau de la Corporation, si on veut, au niveau de ce qu'on vit à Sherbrooke, ici, alors si on essaie de définir un programme, etc., je dis finalement je suis en train de faire une recension des approches dont on parlait tantôt, disons, en thérapie et la dernière que j'ai trouvée c'est la christo-thérapie.

R.T. — Il faudrait que tu nous expliques ça...

*Technocrate, mais
avec beaucoup de
préoccupations : le
volet scientifique*

*Mon implication
personnelle : dénoncer
les absolutismes et les
religions*

Y. St.-A. — Si je reviens à mon intérêt pour la psychologie, à mon identité comme psychologue professionnel, j'ai l'impression d'avoir décroché de façon pratique : je n'en fais plus, de travail professionnel, depuis trois, quatre ans et je ne pense pas que je vais en faire. J'ai l'impression que là-dessus, c'est décroché, je ne pense plus devoir en faire et même plus travailler à la formation directe, à l'aspect plus « savoir-faire »... On m'a souvent reproché évidemment d'être apolitique, pas engagé, de ne pas m'impliquer. En ce sens-là je suis plus technocrate, disons, c'est plus comme technicien que j'ai fonctionné au plan professionnel, mais avec beaucoup de préoccupations : qu'est-ce que ça exprime, quelle connaissance de l'organisme s'en dégage ? C'est le volet scientifique qui m'attire. Si on mettait une étiquette, c'est un peu l'expression « fondamentaliste » qui me décrirait. Au-delà de tous les courants dont on a parlé ici, les questions de signification, les questions plus philosophiques, je pense, sont très très présentes. Un des objets récents de mon travail, c'est d'étudier les notions d'orgone, d'énergie et tout ça, et de chercher, comme j'ai souvent fait, un modèle qui permette de voir ce que chacun apporte et de dénoncer. Mon implication personnelle, je pense qu'elle a toujours été centrale, c'est de dénoncer les absolutismes et les religions, que ce soit au niveau professionnel (« la patente qui va tout changer ») ou que ce soit au niveau scientifique. Une phrase que je cite souvent qui me décrit bien : « Je suis absolument relativiste au moins jusqu'à un certain point. » Mon certain point est la psychologie, disons, et pour le reste... Alors j'ai l'impression d'être émotivement engagé par rien, contrairement à des implications très personnelles que je sens (s'adressant à R.S.) chez toi, à des discussions qui sont très existentielles. Tu dis : « finalement, je suis divisé là-dedans, je suis écartelé » ou tu parles des questions qui ont toujours été non posées ou insatisfaisantes par rapport à l'aspect plus social. J'ai l'impression d'être intéressé par ça, mais c'est un intérêt qui ne m'implique pas finalement. Je sais pas comment définir ça. Mais ça me ramène tout ça à des questions comme celle que je formulais tantôt quand je disais : comment est-ce qu'on peut arriver à agir sans savoir ? Parce que c'est ça, finalement, que fait le professionnel : il ne sait pas ce qu'il fait mais il le fait. Il le sait un peu, si on veut, il y a quand même un peu de science ou de codification...

R.S. — Le défunt *Quartier latin* a déjà publié, à la une, un titre qui exprimait la même idée : « on sait pas où on va, mais on y va ».

Le cynisme

Y. St.-A. — Mes intérêts vont vers des réflexions d'ordre méthodologique : toute la notion de système, d'approche cybernétique, d'informatique que j'applique au groupe et que, là, je suis en train d'appliquer à la personne, à l'organisme. Si je reste, moi, très identifié à la psychologie, c'est finalement beaucoup parce qu'elle donne un cadre méthodologique qui permet de travailler, bien plus que pour des raisons d'ordre métaphysique. Pour le reste je suis à peu près 100% très traditionnel dans ma façon de me situer au niveau des implications personnelles. Je pourrais aussi donner le versant cynique des choses, ce qui serait un autre aboutissement. Si je le disais avec plus d'implication émotive, ça deviendrait cynique, parce que pour le relativiste, il n'y a pas d'*output* qui vaut tellement plus qu'un autre. En même temps, il n'y a pas par ailleurs de défaitisme...

L.M. — À partir du moment où tu acceptais de diriger un département de psychologie, parce que c'est ça que tu faisais à Sherbrooke, tu te trouvais, sans nécessairement donner une orientation, au moins à exclure un certain nombre de choses : c'est une prise de position. Moi je serais curieux que tu reviennes sur ça.

Y. St.-A. — Ça, je peux en parler. C'est typique parce que le coup de pouce et l'orientation ont été décidés par un comité qui avait la fourchette suivante : est-ce qu'on ferme ce département qui embarrasse tout le monde depuis dix ans, ou est-ce qu'on le réoriente? Et le comité décide : on le réoriente et on le réoriente comment? L'optique qui est celle qu'il a actuellement, orientation du côté des relations humaines, a été décidée par le comité qui a dit : «on le réoriente à la condition que vous trouviez quelqu'un qui est capable de le faire». Alors les jeux étaient faits quand je suis arrivé là.

R.S. — Mais comment vois-tu les autres orientations qui sont présentes à Sherbrooke. Je voyais André Carrière, par exemple, il y a quelques mois (il aurait pu être ici! André fait aussi partie de la génération des grands-pères!). Il semble être orienté, lui, vers des choses assez différentes du thème des relations humaines, qui est une option relativement précise. Est-ce que les gens sont tous autour encore de ce même thème-là ou est-ce qu'il y a plusieurs développements parallèles?

Y. St.-A. — Ça reste autour de ce thème-là. Mon rôle a été un rôle de gestionnaire, par rapport au contenu. Le critère est finalement un critère pragmatique de consensus. C'est un peu de même que j'ai fonctionné : aller chercher du

*Le contrôle vient par
l'institution, l'output
et le marché du travail*

monde qui ont du leadership et ensuite je fais un programme-cadre qui reflète exactement les positions qui se dégagent. Le contrôle vient par l'institution, l'output et le marché du travail.

R.S. — En tout cas, moi, essayer de comprendre le sens de ce qui se fait comme interventions, ça m'intéresse bien plus que de partir avec ma valise et aller faire une n^{ième} intervention à quelque part.

R.T. — Dans le modèle répétitif, celui où la rentabilité est souveraine...

*Consacrer plus de
temps à comprendre*

R.S. — C'est ça, car à ce moment-là, je n'aurais pas l'impression de répondre aux questions que me pose maintenant. Peut-être en prenant des moyens qui tiennent plus, à la limite, de l'enquête classique, en sociologie et en psychologie sociale, j'aimerais mieux consacrer plus de temps à comprendre le sens et l'impact des diverses formes d'intervention. On a connu les chicanes entre la psychanalyse et Rogers, et maintenant c'est la Gestalt et la bio, mais finalement quand on se pose des questions comme celles-là, les différences d'écoles deviennent peu importantes.

*J'ai pris mes distances
en m'en allant à la
campagne, c'était la
crise d'octobre 70*

L.M. — Parce que tu as la même qualité, je pense, mythique quand quelqu'un te disait : je fais une psychanalyse, il y a quinze ans, quelqu'un qui disait : je fais une dynamique de groupe, il y a sept, huit ans et quelqu'un qui dit : je fais une bio, tu as la même qualité de rapport, il me semble. Je partage avec vous autres l'espèce d'anti-absolutisme et d'anti-dogmatisme. J'ai eu l'impression que ça m'a sauvé bien des fois des alliances que j'aurais sûrement regrettées après. Par exemple, j'ai refusé de m'identifier à la bio-énergétique même si j'avais introduit une partie de cette notion ici; d'une certaine façon la marginalité m'a tenu en même temps à distance de ce qui m'apparaît aujourd'hui comme bien « plate ». J'ai pris des distances en m'en allant à la campagne, c'était autour d'octobre 70, en même temps qu'il se passait des affaires au Québec, qu'à Pinel on avait une confrontation bien importante parce que les médecins étaient en grève et qu'après ça, ça a continué, jusqu'à ma rupture avec l'institution. J'ai commencé à m'enraciner sur le bord du Richelieu, je me souviens encore des coups de masse, du curetage de maison. C'était très agressif et c'était comme une recherche. Maintenant je regarde cela avec recul. Et je n'étais pas le seul à faire ça parce que j'ai retrouvé bien du monde qui ont fait ça à cette même époque-là et, ce qui est emballant maintenant, c'est qu'on se regroupe. Tu sais,

*Pratiquer la bio-
énergie comme je l'ai
apprise chez Lowen*

*La ville avec ses
psychothérapeutes*

vraiment, on va aller aux racines, on va aller chercher le bois et la structure de pièces et on va retrouver un souffle qui n'a rien de folklorique. Pour moi, c'était bien lié à ce que j'avais appris en bio-énergétique et avec Reich, cette espèce de capacité de reprendre racine, c'était vraiment une démarche d'enracinement. Cette démarche d'enracinement m'a amené à contacter du monde qui avait « dropé », qui s'en allait à la campagne, qui avait décidé de faire de l'agriculture biologique, tous les projets un peu farfelus des années 70, de gars désabusés, désabusés par le syndicalisme ou par telle autre institution, par tel aspect de la ville ou par ce que ça représente comme façon de structurer l'existence, c'était un peu comme si pendant cinq, six ans tous ces gens-là, en ignorant un peu qu'ils étaient si proches les uns des autres, affilaient leurs outils et trouvaient leurs racines. Cela a eu de l'influence vraiment dans la pratique de mon métier parce que graduellement je m'étais rendu compte que ça n'a pas de bon sens de pratiquer la bio-énergie telle que je l'ai apprise chez Lowen, parce qu'il n'y a pas une personne sur l'île de Montréal qui est capable de crier dans sa maison ! À partir de là, se dégage toute une espèce de logique de l'espace. C'est comme si le corps, avec les hypothèses de fond, prenait une espèce de dimension écologique, sociale, ethnologique. C'est un peu comme si j'en étais venu à satisfaire mon besoin d'agir autrement qu'en faisant ma petite vie et en m'occupant de mon plaisir. En tenant compte que j'ai besoin de ça pour avancer, j'ai retrouvé bien du monde qui était prêt à faire un « party » un soir et, l'autre soir, à faire un document qui permettrait d'intervenir auprès du conseil de comté ou d'organismes avec lesquels on n'était pas tellement familier, mais... on avait des affinités, parce que généralement on retrouve, dans ces places-là, des vieux qui aiment ça prendre un coup et jouer du violon et taper du pied et raconter l'histoire de la place, et des gens qui répondaient plus à une curieuse de relève, une relève qui n'allait pas à la messe et qui avait les cheveux longs et qui fumaient du pot une fois de temps en temps, mais avec qui ces vieux se retrouvaient à parler de vieilles maisons et de vieilles techniques de construction et de vieux métiers. Le phénomène de l'environnement, là, apparaissait beaucoup plus pertinent à des perspectives écologiques et cybernétiques que l'univers de la ville avec ses psychothérapeutes, dans des « boîtes » ou en-dehors des « boîtes », dans des structures d'exploitation qui sont celles que tu as décrites tout à l'heure. Moi, je n'étais pas capable de supporter ces contradictions-là, c'est bien clair. J'ai commencé à apprendre des affaires bien

*Un mode
d'intervention
écologique*

élémentaires. Si je n'avais pas eu deux ans pour réapprendre à faire à manger, à partir avec les deux petits, à apprendre à être la mère, à réapprendre un rôle qui ne me faisait pas perdre l'autre, je pense que je n'aurais pas pu développer les modes d'interventions que je fais maintenant avec des communes, avec des groupes de féministes ou avec des groupes de gens qui sont bien de la gauche mais qui veulent intégrer le corps, qui sentent que le corps est complètement scotomisé de leur action politique, etc. C'est comme si ils avaient eu besoin de prendre ce temps-là de recul, de figelage d'outils et de renégociations avec l'environnement bien concret. Dans le prolongement de ce que j'avais appris en théorie (thérapie du corps, thérapie du couple, thérapie de la famille comme système). Il y a peut-être le début d'un mode d'intervention écologique qui commence à prendre forme, où on va retrouver, côte à côte, dans une action commune et dans peut-être des schèmes de référence communs, des gens qui travaillent au niveau de la libération de la femme, qui travaillent au niveau du retour à la terre, à un mode de préservation et de conservation de l'énergie, au développement moins technologique des ressources naturelles; des gens qui sont prêts à intervenir dans les campagnes sur le plan des organismes traditionnels comme les conseils de comté, les conseils municipaux et d'autres structures traditionnelles, qui sont prêts à récupérer ça et en faire un outil d'intervention. Avant ce qu'on avait comme outil, c'était de s'en aller dans notre coin et de «dropper». Si on rentre dans la démarche du drop-out, on droppe dans quelque chose. Je pense que ça commence à se préciser, dans quoi ces gens-là tombent. Il y a peut-être un courant qui est en train de s'organiser. Il y a sept ans, quand on s'est installé dans la région, on était prêt à sortir les enfants de l'école traditionnelle et à partir une école libre; aujourd'hui les problèmes ne se posent plus de cette façon-là, il y a vraiment toute une série de gens qui sont prêts à intervenir au niveau des structures scolaires et qui sont prêts... Moi je suis prêt à aller passer trois heures avec les enfants à l'école du village et deux autres villages pour leur donner un cours d'histoire, avant les cérémonies qui vont commémorer les troubles de 37. C'est comme si il y avait beaucoup de monde qui était prêt à intervenir et se regrouper pour le faire. C'est peut-être de cette manière que l'intervention psychosociologique va prendre forme dans une partie, en tout cas, du territoire québécois. Je suis en train de dire que je ne pense pas qu'il y ait de l'avenir ni pour la psychosociologie, ni pour l'anthropologie, ni pour l'ethnologie. J'ai l'impression qu'il y a une démarche

au niveau des sciences humaines qui est en train d'aller à l'encontre de cette spécialisation, que le prolongement des systèmes généraux et de l'approche cybernétique écologique permet de travailler à partir d'un environnement et non en sectionnant cet environnement-là.

*L'ancienne et la
nouvelle culture*

R.T. — Si on regarde comment les choses se passent dans la société américaine, qui habituellement nous devance dans ces domaines-là, ça a été comme ça, en tout cas, depuis une trentaine d'années. Les éléments contre-culturels sont en train de faire une sorte de mariage avec les éléments qui viennent d'autres horizons professionnels, académiques. Les éléments qui ont plus de chance de se greffer sur la société en premier sont les éléments du système d'éducation. Le système des écoles « alternatives » est intégré maintenant au système américain : tu peux aller avec l'argent des contribuables faire une « école libre » parce que, dans la même école, tu peux avoir à la fois l'ancien et le nouveau système. J'ai bien hâte de voir comment le système américain va adopter la castonguette, de voir surtout si ça va venir. Je suis sûr que la paramédecine va être assez importante là, bien plus qu'ici. Je suis pas mal sûr que la société américaine va être beaucoup plus tolérante pour ça : c'est une société libérale de vieille souche, elle fait toujours les affaires de façon plus élégante que le Québec ne le fait, sur ce dossier-là, en tout cas, où le collège des médecins a persécuté les acupuncturistes très, très sérieux...

*À la campagne, j'ai
découvert*

L.M. — À la campagne, j'ai découvert le nombre de guérisseurs qu'il y avait. Parce qu'on est encore avec une mentalité préindustrielle dans beaucoup de campagnes : les gens ne vont faire confiance aux médecins, même avec la castonguette, que s'ils sentent qu'ils sont en très grave danger. Si bien qu'il y a une clientèle qui s'est maintenue. Il y a une espèce de raccordement : beaucoup de nouveaux arrivants à la campagne rejoignent les vieux qui ont maintenu cette espèce de tradition des guérisseurs et qui disent « il y en a un à St-Germain, il y en a un à St-Jude ». On voulait commencer à les repérer : on s'est rendu compte que, juste pour une région comme les Boisfrancs et la vallée du Richelieu, on en aurait pour cinq ans avant de tous les rencontrer, tellement il y en a qui vivent de ça, dont c'est leur métier. Il y a là toute une structure qui a l'air d'être complètement en marge et qui pourtant regroupe bien du monde...

...une structure

RÉSUMÉ

À partir des témoignages des quatre participants, on retrouve plusieurs facteurs qui ont influencé les débuts et le développement de la psychologie interventionniste au Québec : le contexte social, politique et religieux, le jeu des institutions universitaires, les organismes privés, les principales sources d'influence au plan des théories et des modèles d'intervention. On retrouve aussi, dans ce document, les positions actuelles de chacun à l'égard du métier de psychosociologue au Québec.

ABSTRACT

Referring to the statements of four participants, several factors which influenced the beginnings and the development of the psychology of intervention in Quebec can be identified : the social, political and religious context; the role played by the universities and private organizations; the main sources of influence relating to the theories and models of intervention. Also to be found in this document is the position of each of the participants regarding the work of the psychosociologist in Quebec.

RESUMEN

A partir de los testimonios de los cuatro participantes, se encuentran varios factores que han influenciado los comienzos y el desarrollo de la psicología intervencionista en Quebec : el contexto social, político y religioso, el rol de las instituciones universitarias, los organismos privados. Las principales fuentes de influencia en el plano de las teorías y de los modelos de intervención. Se encuentra también en este documento las posiciones actuales de cada uno en relación al trabajo de psicólogo en Quebec.